

Une saison d'enfer



Une saison d'enfer

© Pays Landes Nature Côte d'Argent, 2012.

Reproduction autorisée avec l'accord du PLNCA et l'indication de la source.

Illustrations de couverture : AGGELOS communication.

Illustrations des pages intérieures : Thierry Martineau.

Achévé d'imprimer en juin 2012 par ISI Print, France.

Dépôt légal : juin 2012.

Avec le soutien financier de :



Ce projet est co-financé par l'Union Européenne.



DIRECCTE

Une saison d'enfer

Note aux lecteurs

Cet ouvrage est constitué de deux nouvelles et d'un corps central de fiches d'information qui éclairent les situations des personnages. Dans le texte des nouvelles, vous trouverez des renvois vers ces fiches au moyen des notes identifiées comme ci-contre : ⁽⁰⁰⁾. Les numéros des notes et des fiches correspondent.

Naviguez à votre guise du roman vers les fiches. Commencez cette histoire renversante, sans queue ni tête, par un bout ou par l'autre : le lecteur est son propre guide.

Avertissements

Les cas exposés dans ces deux nouvelles sont issus, pour la plupart, de faits portés à la connaissance des Lieux d'Accueil des Saisonniers depuis l'été 2010, tant par des responsables d'établissements que par des saisonniers. Certains éléments complémentaires sont issus de cas relevés sur d'autres Maisons des Saisonniers du littoral aquitain. Seule l'histoire de la logeuse est une fiction. Dans ces nouvelles, le contexte de ces témoignages a été romancé sans trop l'édulcorer ni l'exagérer et l'articulation des différents cas entre eux a été reconstruite afin de bâtir une trame narrative fluide. Les situations ont donc été vécues, mais elles ne sont plus rattachables ni à des individus, ni à des structures, ni à des lieux particuliers. Alors, honni soit qui mal y pense.

Cet ouvrage illustre des situations difficiles qui renvoient aux fiches de synthèse (en pages centrales) présentant les réponses que le droit et la réglementation ont prévues (à la date de leur impression). Ces fiches ont été relues par les services de la DIRECCTE Aquitaine unité territoriale des Landes et par les Médiateurs sociaux du travail désignés par les organisations professionnelles et syndicales signataires de l'accord du 27 mai 2011 instituant leur intervention sur les communes constituant le Pays Landes Nature Côte d'Argent.

À partir du matériau brut préparé par le rédacteur et chef de projet, la forme et le ton des deux nouvelles formant le contexte romanesque ont été retravaillés avec le collectif d'élèves du Lycée Grand Air, cité dans les remerciements.

Le Pays Landes Nature Côte d'Argent assure la responsabilité éditoriale de cet ouvrage qui prend place dans sa collection de documents d'information à destination des saisonniers.

Les droits moraux sur cet ouvrage reviennent aux co-rédacteurs, qui abandonnent d'éventuels droits d'auteur au profit du Pays Landes Nature Côte d'Argent. La responsabilité finale de l'écrit revient à monsieur Gerardo Deustua, chef de projet pour le Pays Landes Nature Côte d'Argent et à madame Anne-Gaëlle Quinquis, consultante.

Remerciements

Le Pays Landes Nature Côte d'Argent tient à remercier vivement les élèves du Lycée Grand Air d'Arcachon, ainsi que leur enseignante, constitués en atelier d'écriture, sans qui les deux nouvelles n'auraient pas pu trouver ni leur forme ni leur public.

Le Pays Landes Nature Côte d'Argent salue la contribution de monsieur Thierry Martineau qui a illustré bénévolement les pages intérieures des deux nouvelles et l'en remercie.

Le Pays Landes Nature Côte d'Argent remercie également les partenaires sociaux (les union départementales des Landes de la CFTC, CGT, CFDT, FO, CFE-CGC, MEDEF, SDHPA, UMIH et l'UNAT Aquitaine), les services de la DIRECCTE et les chefs d'entreprise du territoire qui ont pris soin de relire les annexes techniques pour parvenir à un exposé intelligible des grandes lignes des éléments de droit ou à formuler un conseil pertinent relié aux situations évoquées.

Les co-rédacteurs :

Mlles Sarah BARBET, Élodie BARIL, Anaïs BELZ, Laurène BONAGLIA, Andréa BORDES, Claire BOUQUIN, Christelle BRASSART, Lucie CAZENAVE, Coline COMTE, Valentine CUMINETTI, Manon DUBERNET, Clotilde FAURÉ, Scarlett GONÇALVES, Alicia JOLY, Charlotte LABAT, Alison LASSERRE, Camille MALLET, Victoria MONSEL, Isis MORIN, Léa MORIN, Emma NORTH, Alizée PINTO DE BARROS, Camille PONCETTA, Mireille REBOUL, Alexandra SOUTENAIN, Alexia THEZE, lycéennes,

MM. Nicolas BAYLÉ, Théo CARCIENTE, Rémi CHAMOUTON, Thibault COLONNA-CECCALDI, Rémi GARCIA, Jordan DEGUILHEM Raphaël GIANNUZZI, Tanguy KIRCHER, Nathanaël LAUBUGE, Bruno LEGRAIN, Cyril RECCO, Yohan TURBAK, lycéens,

Mme Marion BOISSEAU, enseignante de Français,

M. Gerardo DEUSTUA, chef du projet,

Mme Anne-Gaëlle QUINQUIS, conseillère éditoriale et correctrice.

Cet ouvrage, tiré à mille exemplaires, a été cofinancé dans le cadre du programme « nOmad' » 2012 par le Fonds Social Européen, la DIRECCTE Aquitaine, le Conseil Régional d'Aquitaine et le Pays Landes Nature Côte d'Argent.



Dimanche 25 mars.

La « Brasserie des flots blonds » est un établissement tout ce qu'il y a de saisonnier. Fermé d'octobre à avril, il opère un timide démarrage en mai et début juin (surtout les week-ends), puis il commence à tourner à fond avant l'arrivée de juillet, s'essouffle à partir du 15 août et va finalement expirer après la mi-septembre.

Sylvie en est la gérante-patronne et tout ce qui s'en suit. Et tout ce qui précède, plutôt, parce que, là, elle se prend bien la tête à constituer une équipe pour la saison estivale. Douze. Encore une fois, il va lui falloir assembler douze personnalités, douze motivations, douze pelotes d'envies contradictoires... Quel défi !



J'ai déjà le noyau des anciens. Miguel, le chef, c'est le gros morceau. Heureusement que je peux compter sur sa fidélité... Teddy, le plongeur, aussi. Difficile d'avoir un gars professionnel qui sait tenir le rythme à ce poste. Il ne reviendra des Pyrénées qu'à la mi-mai, mais j'aime autant qu'il souffle un peu, après sa saison d'hiver. Bon, il faut que je trouve un aide polyvalent pour les assister...

Sylvie dresse une liste des profils à rechercher parmi les candidatures spontanées reçues dès la fin février. Puis elle continue l'inventaire des saisonniers fidélisés qui remplissent cet été. Certains feront leur seconde saison avec elle, d'autres en seront à leur cinquième. Au-delà, les candidats se font rares, avec le cours du temps qui charrie de nouvelles envies, des besoins nouveaux : le « turn-over des pros » fait partie de sa vie de patronne de saison. Elle est heureuse lorsque ces départs se font « par le haut », qu'il y a la construction d'une vie qui déroule de nouvelles étapes, moins nomades, des rebondissements heureux. Mais il y a aussi ceux qui se prennent systématiquement les pieds dans le tapis. La saison, ce n'est pas une bonne idée pour tous...

Elle replonge dans des préoccupations plus immédiates. Elle peut donc compter sur trois salariés en cuisine et trois en salle. Elle pense faire évoluer Laura, la commis de cuisine, pour lui confier un peu plus de responsabilités. À voir... Du coup, elle recalcule un peu la nature des compétences à trouver auprès des nouveaux candidats.

Bon, en salle, c'est surtout des serveurs « tout-venant » qu'il faudra. Ne pas oublier d'équilibrer garçons et filles. Avec, si possible, deux femmes plus mûres pour m'aider à tenir tout ce monde.

L'étude des CV qui s'ensuit porte son lot de bonnes surprises. C'est peut-être une année faste, après tout ? Sylvie fait sa première sélection, écarte les profils trop lacunaires, trop maladroits — pourquoi faire un laïus sur ses études depuis le collège et ne mettre que quatre mots sur son travail de bénévole à la fête de son village : c'est ÇA qu'il aurait fallu développer ! —, et elle se retrouve avec une petite pile de profils potentiellement intéressants. Elle les classe par métiers, puis fait un nouveau tri.

Sylvie souffle un instant. Elle sait qu'après cette pause, ce sera la valse des appels téléphoniques pour contacter les présélectionnés. Comme toujours, elle tombera d'abord sur leurs messageries.

Passe encore lorsque les annonces sont neutres, mais trop souvent, je tombe sur un vrai charabia qui se croit drôle, ce qui est rarement le cas !

Cette répétition devient carrément agaçante. Ces candidats récoltent un mauvais point avant même d'avoir eu la chance de se présenter... Le processus de sélection

va prendre une petite semaine et Sylvie invitera quatre ou cinq personnes à venir la rencontrer en avril, au Forum des saisonniers organisé par pôle-emploi, la mission locale et les collectivités. Elle verra bien qui se déplacera et confirmera ainsi sa motivation.

Jeudi 19 avril, Forum de l'emploi saisonnier.



— C'est la bousculade, comme tous les ans, soupire Sylvie.

— C'est un peu la loi du genre, répond l'une des organisatrices. Tout le monde veut être là à l'ouverture et, forcément, ça coince un peu au démarrage. Mais ça prouve que les gens en veulent, non ?

— Pas faux. Bon, je m'installe où ? fait Sylvie, déjà dans son rôle de recruteuse.

Elle a à peine le temps de s'asseoir ; deux personnes sont visiblement déjà là pour la voir. C'est parti pour une matinée en apnée, plongée dans les CV, les motivations, les compétences. Elle ne ressort le nez de cette marée d'entretiens que deux heures et demie après, le temps d'un petit café bien mérité.

Bien, trois des cinq convoqués se sont présentés. C'est bon signe. Et il y a un ou deux cas intéressants parmi les autres candidats. En

revanche, il y en a qui gagneraient à être concis et précis dans leur présentation. Les bavards pour ne rien dire, c'est usant. Et ceux à qui il faut tirer les vers du nez, presque autant ! On n'a que quinze minutes utiles pour se faire une idée si on veut interviewer un maximum de candidats...

Inutile de préciser qu'à dix-sept heures et avec vingt-six entretiens au compteur, Sylvie est épuisée. Sur la fin, elle a franchement apprécié ceux qui ont bien lu les caractéristiques des offres d'emploi, qui se sont appliqués à lui dire ce qu'elle avait envie d'entendre (« *Motivé(e) ; sérieux(se) ; fiable* ») et avaient des aptitudes pas trop éloignées du besoin du poste (« *La cerise sur le gâteau : l'expérience !* »). Elle a la tête qui bourdonne.

Au final, elle a donné rendez-vous dans son restaurant à cinq candidats et se réserve l'opportunité d'éplucher ses notes pour en convoquer quelques autres au cours de quinze jours qui viennent.

Dimanche 6 mai, service du midi.



Ce premier week-end de mai reste un peu frisquet. Qu'importe, Sylvie a quand même ouvert son établissement, certes avec une carte très sommaire. Elle observe ses postulants. Elle a confié les rennes de la cuisine à Laura, la commis assez débrouillarde. Dans le format très simplifié qu'elles ont adopté, Sylvie étudie le degré d'autonomie de la jeune

femme : pas encore l'étoffe d'un « second », mais elle se défend. Du coup, comme elle ne s'attend pas à une grande affluence, la patronne a aussi convoqué ses candidats pour un essai ⁽²⁾ en situation réelle. Deux pour le service du midi, deux autres pour celui du soir. Elle sera en salle pour veiller au grain avec un des anciens, Gaston, natif du Couesnon.

Première déception, l'un des candidats ne s'est pas présenté au premier service. Gaston s'en offusque.

— Un coup de fil, ça ne coûte rien ! fait-il. C'est pas correct de laisser l'équipe en plan, comme ça ! On peut changer d'avis, mais faut d'la politesse, un peu, non ?

En tout cas, voilà un candidat rayé de la liste. Par forfait. L'autre postulante ne va pas tarder non plus à subir le même sort. Il y a un monde entre ce qu'elle prétend savoir faire et ce qu'elle montre, alors qu'il n'y a pas un zeste de pression de la part d'une clientèle clairsemée.

— Gentille fille, cette Émilie, mais pas assez vive. Elle va se faire bouffer toute crue pendant la saison. T'en penses quoi, Gaston ?

— Comme vous, Sylvie. Pas organisée, pas réactive. Après quinze jours de pleine saison, elle va craquer, physiquement et mentalement. C'est pas un service à lui rendre...

Mauvaise pioche, ce midi. Pas facile d'expliquer à la candidate qu'elle ne fait pas l'affaire, surtout lorsqu'elle y a mis du cœur. Ça remue Sylvie de lire cette déception dans les yeux de la débutante. Mais Sylvie a un établissement à faire tourner, pas une œuvre sociale.



— Écoutez, Émilie, la restauration, ce n'est pas trop votre truc, lui explique-t-elle. Essayez plutôt le commerce ! Il vous reste huit semaines avant la saison, partez à la recherche d'autres emplois.

Émilie quitte la brasserie, tête basse.

Dimanche 6 mai, service du soir.

Les essais du soir sont plus concluants. Sylvie repère Maxence et Maximilien, un duo de copains qui a l'air de bien s'entendre et, surtout, qui s'épaule bien. Les garçons ont peu de technique, mais ils sont rapides et organisés. Sylvie discute avec eux après

le service et ils tombent d'accord sur la nature du contrat, les salaires, les horaires et tout le tremblement ⁽⁶⁾.

— Bon, je vous signe maintenant une promesse d'embauche ⁽¹⁾. Dès que vous me fournirez votre numéro de sécu, un RIB et la photocopie de la feuille attachée à la carte Vitale, je demanderai à mon comptable de rédiger le contrat de travail, puis je vous l'expédierai. Ce sera un CDD saisonnier temps plein ⁽⁹⁾, payé au tarif en vigueur dans la branche pour le poste de « serveur ». Le contrat démarrera le 1^{er} juillet et se finira vers le 31 août ⁽¹⁸⁾. S'il fait beau, je vous prolongerai par avenant après la fin août, si vous êtes toujours partants. Il n'y pas de prime de précarité — contrat saisonnier oblige ⁽⁷⁾ —, mais si vous avez bien travaillé, je vous gratifierai d'une prime de fin de mois, en juillet et en août. On le note au contrat, OK ?



— Oui, oui, M'dame, répondent en cœur les deux futurs salariés.

— Bon, sans ça, vous avez droit aux avantages en nature de la branche, comme le repas avant le service ⁽⁴⁾ et à deux jours de congé par semaine ⁽¹¹⁾. Bien sûr, ce ne sera pas pendant les week-ends : il faut bosser quand la clientèle est là. Les heures supplémentaires ⁽¹⁰⁾ seront compensées par des périodes de repos en plus, généralement à prendre en fin de saison. Si je n'arrive pas à vous donner ces repos

compensatoires, c'est que la saison marche du feu de dieu : dans ce cas, je vous verse les montants dus avec la paie du mois. C'est clair ?

— Pour les heures sup, on préférerait un peu plus d'argent, vous savez, M'dame, fait Maximilien, le plus dégourdi des deux.

— Je veux bien vous croire, lui répond Sylvie. Mais là, je ne peux rien vous garantir, tout dépendra de l'activité qu'on aura. Donc, avec moi, la règle c'est « on récupère , SAUF » s'il y a assez de clients pour que vous restiez en service à plein régime tout au long de la saison. Si l'argent rentre bien, ça ne pose pas de problème pour le redistribuer. Si c'est ric-rac, vous êtes au moins garantis de vos trente-cinq heures. Ça vous va ?

Les deux loustics se consultent du regard. Ils font oui de la tête.

— Bon, voici les promesses d'embauche ⁽¹⁾. Comme ça, vous avez la certitude que vos postes vous attendent et que je ne vais pas les refiler à d'autres. Vous, de votre côté, vous m'envoyez vos contrats signés ⁽⁵⁾. Attention : un des deux exemplaires, l'autre vous le gardez soigneusement pour vous. Vous me l'envoyez dès réception de mon courrier. Ne laissez pas traîner, hein ! Promis ?

Ils refont oui de la tête. Sylvie n'est qu'à moitié rassurée.

C'est vital pour eux, pourtant. Je ne comprends pas. Tiens, je fais le pari qu'ils se ramèneront le premier juillet, sans les contrats.

— Pour le logement ? ose Maxence.

Zut, encore la question qui tue ! Comme tous les ans, il va falloir qu'elle bricole une solution. Elle s'est engagée à loger Laura, Miguel le cuisinier et Teddy le plongeur. Elle a réussi à trouver un appartement pour ces trois-là, mais ça lui coûte un « œil de la figure », comme dit Miguel. Elle avait un plan avec l'aire de camping, mais depuis le passage, il y a deux ans, de son ex-commis mal embouché et qui y a semé une zizanie pas croyable, c'est un peu grillé. . .

— Je vais voir ce que je peux faire. Mais vous, de votre côté, avec les promesses d'embauche, vous allez ratisser tous les villages aux alentours à la recherche d'une chambre meublée, chez l'habitant. Dès que vous avez une proposition, vous me

téléphonez pour que j'aille rassurer le logeur, question garantie. Posez des petits mots dans les boulangeries, les salons de coiffure, les tabacs, partout. Ne négligez aucune piste... et ne soyez pas trop exigeants ⁽²³⁾ ! Mais surtout, remuez-vous ! Vous m'entendez ? Remuez-vous !

Les deux garçons s'en vont, plutôt contents. Sylvie, elle, se dit que cette histoire de chambre, ça va vite devenir un cauchemar éveillé. Heureusement qu'elle peut compter sur deux saisonniers locaux, fidèles depuis trois ans, Pauline (serveuse) et son mari Paulot (aide en cuisine). Sinon, elle n'a plus qu'à changer de métier pour gérer une agence de recherche de logements précaires !

Mercredi 6 juin.



Sylvie doit impérativement compléter son personnel. Plus le début de la haute saison approche, plus ça devient urgent. On est déjà le 6 juin et les anglo-saxons débarquent encore au compte-goutte. Mais les allemands tiennent bien la plage, eux. Elle a rassemblé ses saisonniers fidélisés et a commencé à faire tourner la brasserie quatre jours sur sept ⁽¹¹⁾. En attendant l'invasion des autochtones, elle préfère démarrer au ralenti et mettre à profit ce temps pour ressouder les piliers de son équipe.

Elle a reçu la visite d'une fille qui a l'air bien, une certaine Marion, qui lui a fait bonne impression, la veille, mais qui ne semble pas décidée à venir confirmer sur place dès ce week-end, pour cause d'examens à réviser. Dommage.

— Enfin, c'est normal, se dit Sylvie, réussir les examens, ça passe avant tout. Mais elle aurait pu s'organiser un peu mieux, quand même, si elle voulait décrocher un poste pour la saison. Bon, pôle-emploi m'a faxé les CV de quatre personnes qui doivent se présenter aujourd'hui. Et la mission locale a fait de même. Huit candidats pour quatre postes à pourvoir, c'est un peu juste...

En réalité, c'est très juste. Surtout quand deux d'entre eux ne se présentent pas. Et qu'un troisième débute très fort son entretien.

— C'est quoi, les jours de congés ? Parce qu'il faut que je m'organise avec mes parents, vous comprenez...

Hum... Pas terrible comme argument. Je ne fais pas garderie !

Enfin, ce week-end n'est pas si gris que ça. Un des candidats a l'air bien solide dans sa tête et, divine surprise, il est prêt à accepter de prendre en colocation ⁽²¹⁾, chez lui, les deux compères, Maximilien et Maxence.

Qui n'ont toujours pas donné signe de vie, malgré l'envoi de leurs contrats à signer ! On va voir si cette nouvelle les fait réagir...

Sur son équipe idéale à douze collaborateurs, elle dispose ce soir de dix personnes testées et qui se déclarent prêtes à venir travailler dans sa brasserie. C'est mieux que l'année dernière.

Les deux « Maxi Max » n'étant pas libres avant début juillet de toute façon, le quinze juin j'étoffe l'équipe avec les personnes retenues aujourd'hui. Elles débiteront leur période d'essai ⁽¹⁴⁾.



Mercredi 20 juin.

Sylvie se fait un sang d'encre depuis cinq jours. Valentin, le futur logeur des « Maxi Max » se débrouille encore de façon approximative en cuisine (ce qui l'inquiète) mais, en revanche, il s'intègre (ce qui la rassure un peu). De toute façon, il faudrait qu'il s'avère vraiment une tache pour que Sylvie le laisse tomber, à cause du logement des compères. Bon, ça, elle ne lui dira pas.



En revanche, Julie, la nouvelle fille qui sévit en terrasse, c'est un cyclone en approche ! La serveuse a de la prestance et beaucoup d'aplomb, mais pas une once de tact ni de délicatesse. Elle vient de clouer le bec avec férocité à une vieille revêche de passage qui ne s'est pas laissé faire. Bilan : trois minutes d'échanges corsés et un spectacle à faire fuir tous les autres clients. D'accord, c'est une brasserie populaire et pas un salon de thé, mais quand même !

— Mais elle m'a balancé la note à la figure ! s'indigne la serveuse courroucée.

— Oui et c'est pas des manières, répond Sylvie. Mais tu ne peux pas te situer sur le même terrain. S'il c'était vraiment agi d'une femme dérangée (et non pas d'une simple emmerdeuse), qui t'avait craché au visage, par exemple, tu aurais fait quoi ?

— Elle se serait mangé une baffe, sûr, faut pas me chercher !

— C'est là le problème, Julie. En réagissant à chaud, c'est toi qui te serais mise en tort. Qui nous aurais tous mis en tort. Si un client t'agresse, tu dois venir nous chercher, moi ou le responsable de salle. C'est nous qui réglons l'affaire et qui conduisons le client vers la sortie, s'il le faut. Ce n'est pas facile à vivre, personne ne dit le contraire, mais tu ne peux pas te faire justice toi-même ⁽²⁵⁾.

— Vous préférez défendre vos clients et leur foutu fric plutôt que vos employés, c'est ça ? Vous allez me virer pour ça ?

— Je ne laisse pas tomber mon équipe face aux clients infects. Mais votre métier, ce n'est pas d'être des redresseurs de torts. On reçoit huit mille clients en une saison, au bas mot. Imagine qu'il n'y ait ne serait-ce que un pour cent de crétins, parmi eux. Ça

nous fait quatre-vingts imbéciles indéclicats à gérer, chaque été. Tu veux occasionner quatre-vingts bagarres dans l'établissement ? Gaston et moi avons l'expérience pour traiter ces cas, c'est pour ça qu'il faut nous appeler. Compris ? Bon, allez, on se revoit ce soir.

Julie, les yeux pleins d'outrage, quitte l'établissement avec un fond de rage.



Sylvie a maintenant une décision difficile à prendre à son sujet : aller au bout de la période d'essai ou arrêter le contrat tout de suite ⁽¹⁴⁾. Laisser à la fille une seconde chance au risque de s'exposer à un nouveau dérapage alors qu'il sera trop tard pour s'en séparer ? Se priver d'une collaboratrice et recommencer à chercher du personnel qui ne sera peut-être pas meilleur ? S'en séparer alors qu'elle se croit victime d'une injustice ? La garder et, du coup, la conforter dans son attitude agressive ? Sylvie est partagée : elle a un établissement à faire tourner, pas un centre éducatif, mais aucune des alternatives n'est LA bonne.

Et flûte ! La période d'essai se termine demain soir. Je me donne cette limite comme délai à ma décision.

Le soir, la brasserie tourne au ralenti car la météo est maussade. L'humeur de Sylvie aussi, un peu, forcément. Elle observe ses quatre équipiers en cuisine et les quatre en salle.



Mais, les candidats qui poussent sa porte au hasard de leur recherche ne conviennent pas vraiment.

Là, c'est la minute de vérité. Je garde ma tornade ? La technique est bonne, mais le savoir-vivre, c'est limité ⁽²⁶⁾. Bon, on va démarrer la saison en sous-effectif, pas la peine d'en rajouter. On verra, début juillet, si une opportunité d'embauche se présente et si la météo s'arrange.

Comme à chaque début de saison, Sylvie se demande si elle a une brasserie à faire tourner ou bien une loterie à problèmes...

Dimanche 1^{re} juillet.

— Bonjour, M'dame, fait le premier.

— Heu, bonjour tout le monde, lance le deuxième.

Maximilien et Maxence arrivent en ce premier matin de juillet avec leur sourire un peu gauche. Ils sont assez intimidés de voir toute cette équipe qui à l'air de se bien s'entendre et où chacun semble connaître sa place, son rôle. Bref, il y a comme un flottement chez les nouveaux venus. Sylvie se cale devant eux.

— Bonjour les garçons. C'est gentil d'être venus nous rendre visite. Mais comme je n'ai pas reçu vos contrats par retour de courrier, je me demande ce que vous faites ici.

Panique à bord. Les « Maxi Max » roulent des yeux dans tous les sens, essayant de capter un regard, un sauveur qui les extirpe de cette mauvaise passe. Pas de contrats ! Pas de boulot ! Pas de fric !

— Je ne vais pas vous laisser mainier, sourit Sylvie. Vous les avez sur vous, au moins, ces contrats ? Non, bien sûr. Vous les avez relus ? Non plus. Allez, lisez-les et signez-

les moi ! Après, je vous confie à Gaston qui va vous faire découvrir le restaurant et vous expliquer ce que vous devez savoir.

La patronne produit deux jeux de contrats qu'elle tire d'un classeur, habituée qu'elle est à ce manque de rigueur récurrent. Maximilien et Maxence ne font même pas mine de lire et signent le document d'un même élan, le rouge aux oreilles.

— Mais relisez donc, andouilles ! commande Gaston.



Faisant maintenant très officiellement partie de l'équipe, les « Maxi Max » — encore secoués par leur électrochoc — écoutent avec concentration toutes les consignes de sécurité que leurs mentors leur indiquent. Vient ensuite le tour des aspects plus réglementaires : lieu d'affichage des horaires, vestiaires, signature des heures effectuées, etc. La visite médicale, ça va être — comme tous les ans — un chemin de croix. Trop de saisonniers en trop peu de temps pour trop peu de médecins du travail. Les deux nouveaux complètent cette matinée par un « coaching » en règle, au service, pour comprendre les pratiques de l'établissement. Puis, pour le service du soir, ils sont lancés dans l'arène de façon autonome.

Bon, et bien il était temps ! Il arrive juste au bon moment, le duo. Demain, avec le monde qui se presse déjà sur les routes et dans les campings, je ne sais pas si j'aurais pu aussi bien les installer dans leur poste.

Du mardi 2 au mercredi 11 juillet.

En ce tout début de juillet, le beau temps s'installe pour de bon. Les juilletistes sont là, en masse. Sylvie a bien travaillé en amont avec Miguel (en associant aussi Laura) pour élaborer une carte aux petits oignons. Et pour toutes les bourses. Du coup, il y a de l'affluence. Dès le deux juillet, ils n'assurent plus, ni en salle ni en terrasse, malgré l'opportune arrivée de Maximilien et Maxence. Julie s'emballe toujours autant, pour un rien, obligeant Sylvie à aider au service afin de tempérer les énervements de la jeune femme. Mais la patronne ne peut plus jouer son vrai rôle, qui est de piloter sa boutique, d'en assurer la gestion administrative et comptable, de faire la promotion de l'établissement, de relancer les fournisseurs, de veiller aux petits ratages, autant techniques qu'humains... Bref, ça ne va pas pouvoir durer comme ça longtemps. Mais toujours pas de nouveaux bons candidats à l'horizon.

Alors, les deux premiers gaillards un peu dégourdis qui se présentent pour quémander un poste en salle, Jean-Nicolas et Jean-Phil, elle les embauche. Plus le choix. Ce ne sont pas des flèches, mais il faut faire avec. Pour eux, la mise en situation se fait en « live ». Les « Maxi Max » en prennent un chacun sous leur aile pour les aider dans la prise des commandes et le suivi des clients. Mais, surtout, Gaston veille au grain, refilant les bons conseils que les deux lascars ont cependant du mal à intégrer suffisamment vite. C'est éreintant pour tout le monde. Sylvie, de son côté, a tanné son comptable pour recevoir, juste avant les 48 heures fatidiques, leurs contrats. Quand on doit, on peut, c'est son credo.

En revanche, il a des choses sur lesquelles elle ne peut, mais...

— Jean-Nicolas ! Mon dieu, mais quelle tête tu as ce matin ! s'exclame Sylvie. Oh, et puis toi, Jean-Phil, tu pues la transpiration... Qu'est-ce qui vous arrive, les garçons ?

— ...

— Dormi sur la plage qu'ils auraient, que ça'n'm'étonnerait guère, fait Gaston en attaquant le déjeuner collectif de onze heures.

— Mais... et l'adresse que vous m'avez donnée ? Chez votre tante, Jean-Nicolas ? interroge la patronne.

— Elle devait louer, pour les vacances. Juré ! Mais elle ne vient plus, finalement. Alors, la loc'... Pfout, sous le nez.



— Mais, il faut trouver une solution, les garçons, et vite ! Vous n'irez pas loin, sans ça. Personne n'a une idée ? Pauline, vous qui habitez près d'ici, vous pouvez les dépanner d'une douche, ce matin ? Qu'ils aient l'air présentables, au moins.

— Mettre ces deux pouilleux dans ma baignoire ? Merci bien !

— Tss-tss, Pauline, soupire Paulot. Je m'en occupe, mais pour cette fois seulement ! C'est compris ? Z'avez un change ?

— Merci pour eux, fait Sylvie. Je vous revaudrai ça, Paulot.

À peine le trio parti, Sylvie sollicite à nouveau les bonnes volontés. En faisant appel à leur sens de la camaraderie, elle réussit à organiser une rotation des douches-solidaires, demain encore chez Pauline, puis après chez Valentin, une fois chez Gaston et compagnie (« Rien qu'une fois, Gast ! »). Ça leur permettra de tenir une petite semaine.

Me voilà en train de gérer un Bain-Douches, à présent ! Et un camping sauvage. Mais où vais-je leur trouver deux lits, début juillet ?

Pendant que Sylvie s'arrache les cheveux, la mise en place se fait en retard...

Et c'est comme ça pendant cinq jours, jusqu'au soir où le duo de squatteurs des plages et des bois, radieux, annonce la bonne nouvelle.

— Une colocation à plusieurs, chez la mère Barbutte ? se fait préciser Sylvie. Mes enfants... c'est mieux que sur le sable, je suppose. Et c'est combien, sans indiscretion ?

— Ça me revient à moins de trois cents, pour ce mois, répond Jean-Phil.

Il faudrait qu'on me paye le double pour y passer une nuit mais, bon... Au moins, ils vont pouvoir être un peu plus opérationnels, les petits jeunes, parce que jusqu'ici, c'est juste-juste.

Jeudi 12 juillet.

— Là, il faut qu'on cause, Sylvie, fait Gaston.

Sylvie se doute bien de quoi il retourne : Jean-Nicolas et Jean-Phil, encore !

— Ils ont fait dans la fête bien arrosée, hier soir, explique le chef de salle. En n'ont pas dormi, les lascars. Mais le pire, c'est que maintenant ils entraînent les « Maxi Max » dans leurs histoires. Et, avec l'autre furie, cette équipe devient ingérable !

Gros soupir de Sylvie. C'est son job d'affronter ces vicissitudes, mais ce n'est pas le bon côté de ses fonctions.

— Envoyez-moi ces quatre messieurs, s'il-vous-plaît, Gaston.

Maximilien et Maxence sont dans leurs petits souliers. Jean-Phil, lui, essaye de donner le change malgré sa tête à l'envers. Jean-Nicolas arbore le sourire imbécile de celui qui est hors limites. C'est la première fois que Sylvie a quelque chose à reprocher aux « Maxi Max », en revanche c'est le second avertissement pour Jean-Phil et le troisième pour Jean-Nicolas. Il faut marquer le coup sinon, comme le pressent Gaston, l'équipe court à la catastrophe.

— Jean-Nicolas, je vais être obligée de me séparer de vous. Je fais partir ce matin votre convocation pour un entretien préalable au licenciement, qui aura lieu dans cinq jours⁽¹⁷⁾. Vous pouvez rentrer vous coucher, Jean-Nicolas. Vous en avez besoin.



C'est davantage le fait du vouvoiement que l'annonce du départ de son collègue qui crée un choc chez Jean-Phil.

— S'il part, je pars aussi ! lance-t-il.

— Dans ce cas, Jean-Phil, j'attends votre lettre de démission ⁽¹⁷⁾. Je vous libère ce matin, vous aussi. Vous viendrez me voir pour le service du soir, avec votre lettre, si tel est toujours votre souhait.

— On se casse, Jean-Phil ! dit Jean-Nicolas en prenant son ami par le coude.

Ils essayent d'avoir l'air digne en quittant l'établissement malgré ce foutu trottoir qui ne veut pas tenir droit. La scène, assez pénible, fait affluer un sursaut d'adrénaline dans le sang de Maximilien et de Maxence. Ils fixent maintenant leur patronne d'un regard plus alerte.

— Ne me dévisagez pas comme ça, les garçons, soupire Sylvie. Nous sommes presque le quatorze juillet, vous pensez bien que ce n'est pas le moment pour nous d'être en sous-effectifs. Pourtant, Jean-Nicolas ne me laisse plus le choix. Il n'a pas l'air de comprendre qu'il est payé pour faire son travail — SON travail — et non pour faire de la présence ici dans un état semi-comateux, au risque de se blesser ou de blesser quelqu'un, client ou collègue.

— Laissez-lui une chance, M'dame, avance Maximilien, il a un bon fond...

— Mais oui, c'est un gentil garçon, là n'est pas la question. Sauf qu'il n'est pas à SA place. Je lui ai déjà donné DEUX fois sa chance, mais il persiste dans son attitude. En saison, on n'a pas le temps de prendre son temps pour comprendre. En dehors du travail, vous faites ce qui vous plaît, c'est vos histoires, vos choix. Mais lorsque vous franchissez le seuil de la brasserie, vous devez être pleinement opérationnels. Vous vous y êtes engagés, en signant votre contrat. Comme moi je me suis engagée à vous payer et à vous offrir de bonnes conditions de travail. En arrivant en retard, en arrivant ivre, en tirant au flanc, Jean-Nicolas non seulement n'assume pas SA part du contrat mais, en plus, il vous fait assumer — à vous — le poids de ses défaillances. Une équipe est tributaire du travail de chacun. Donc, pour toutes ces raisons, il faut arrêter les nuisances de Jean-Nicolas... On s'est tout dit, je crois. Allez voir Gaston, maintenant.

On s'est tout dit ? Pas sûr. Il y a sûrement encore plein de non-dits, chez eux, chez moi ... On a pas le temps d'en faire le tour, en dix semaines de saison, hélas. On pare au plus pressé, pas mieux...

Le service du midi est chaotique en l'absence des deux serveurs en arrêt, en dépit de la participation de Sylvie en terrasse. Le débarrassage de la fin du service et la mise en place des tables pour le soir traîne en longueur, fatigue et énervement cumulés entravant le bon déroulement des opérations.

— Là, il faut qu'on recause, Sylvie, annonce Gaston.

La patronne est habituée à cette ouverture des discussions en deux temps, chez son chef de salle, quand des pensées contrariantes l'agitent. Elle laisse venir.

— L'équipe, telle qu'elle est là, elle est pire que si elle était pas mieux, fait Gaston, l'air pénétré.

— Mais encore ? demande Sylvie à son bras droit.

— Ce week-end, c'est le quatorze juillet. On va avoir cinq rudes semaines devant nous avant que ce soit plus tranquille, question nombre de couverts. À sept au service, on peut faire tourner les prises de repos. À six, ce sera juste, à cinq... j'vous dis pas ! Les temps de travail à chaque service vont s'allonger. N'vont pas tenir le choc, les « Maxi Max ». Ni Julie la furie.

— Gaston, il faut arrêter d'appeler Julie comme ça... Un jour, ça va vous échapper devant elle et là...

— P'têt ben. Mais ça ne change rien au fait qu'il faut trouver du renfort. Ne serait-ce qu'un commis-débarrasseur, par exemple, qui soulagerait les serveurs de la mise en place, au début et en fin de service. Même une personne pas très vive, ça ferait l'affaire, non ?

Et là, ils ont tous les deux un flash : Émilie !

— Elle habite le coin, Émilie, je crois... se souvient Sylvie. Pourvu qu'elle soit libre. Je l'appelle, pour ce soir ?

Assentiment muet du chef de salle.

Dimanche 15 juillet.

Émilie s'applique. C'est son troisième soir. Elle n'a pas hésité une seconde après avoir pris connaissance du message de Sylvie sur son répondeur, trop contente de pouvoir compléter son emploi du matin (vingt heures par semaine dans une boulangerie) par un autre travail, le soir. Elle s'active un peu en cuisine, pour donner un coup de main à la plonge, beaucoup en salle pour débarrasser ou mettre le couvert. Pas de commandes à prendre, pas besoin de courir partout et de se rappeler tout, comme ces pauvres serveurs que les clients impatients harcèlent... ça lui va bien comme ça !



De son côté, Sylvie s'interroge. Avoir une employée qui se partage entre deux établissements très différents, deux patrons qui ne se fréquentent pas, est-ce bien facile à gérer ? Puis, surtout, à finir tard chez elle et à embaucher tôt chez le confrère, cette Émilie va-t-elle tenir le choc ?

— Vous en pensez quoi, Gaston ? fait Sylvie à son adjoint.

— Qu'elle y met du sien, la gamine, c'est sûr, répond le chef de salle. Avec le Jean-Phil qui aurait mieux fait de partir comme il l'avait annoncé, parce qu'il est là sans être tout à fait là, elle m'arrange bien, cette petite. Dommage que je ne l'ai pas pour le service du midi !

— D'accord, je la fait donc signer pour un mi-temps, cinq soirs par semaine ?

— V'pouvez pas faire mieux, Sylvie ? Six soirs, par exemple ?

— Je ne pense pas. Il va falloir que je consulte le contrôleur du travail. Mais je crois me rappeler que le salarié qui cumule plusieurs emplois doit respecter les règles relatives à la durée maximale du travail et ne peut pas aller au-delà d'un temps plein ⁽¹²⁾. Il peut faire jusqu'à quarante-quatre heures par semaine, en moyenne, je crois.

— Z'en savez des choses compliquées. Mais ça n'm'arrange pas trop, tout ça !

Et ça ne m'arrange pas non plus, croyez-moi bien ! Cette solution n'est pas satisfaisante et ne résout pas notre problème d'effectifs. Une rustine, peut-être ?

Lundi 16 juillet.

Hélas, Émilie n'a pas fini de jouer les rustines. Au troisième jour, c'est le boulanger qui fait irruption dans le circuit.

— Sylvie, fait-il, il faut que je discute avec vous. D'Émilie.

— Ah ? Quelque chose qui cloche, avec les horaires à partager ? demande Sylvie.

— Heu, non. C'est-à-dire, oui, un peu. Enfin, voilà. Mon cousin a ouvert son point de vente à lui, à dix kilomètres, plus bas sur la côte. Je le fournis en pain et viennoiseries, vous voyez. Jusqu'à présent, il pouvait s'en tirer tout seul, alors ça allait. Mais, là, il lui faut un coup de main momentané. Quelques jours. Alors j'avais prévu de lui envoyer la petite et de me débrouiller sans elle, ici. Mais, là avec vos horaires, ça ne va pas coller. Bref, il faut qu'on s'arrange.

— Moi, je veux bien étudier ses horaires mais vous lui avez demandé son avis, à Emilie ? fait Sylvie.



— Pourquoi faire ? Je la paye pour bosser, la cosette, non ?

Là, Sylvie, fait une poussée d'acidité. Quelque chose qui ne passe pas. Le côté macho, peut-être. Ou alors, cette façon de considérer si naturel de disposer des « petites gens ».

— Votre cousin, ce n'est pas votre associé, que je sache ? Alors, arrêtez-moi si je me trompe : un, son point de vente, il ne fait pas partie de votre établissement ; deux, vous ne dirigez pas une entreprise de travail en temps partagé. Donc, j'en déduis que vous vous apprêtez à faire un prêt de main d'œuvre en toute illégalité⁽¹⁶⁾. Et vous ne voulez pas demander son avis à la petite ? Et si la petite, elle, demandait à qui de droit son avis, vous pensez qu'on lui dirait quoi ? Que vous ne manquez pas d'air ! Et vous voulez, en plus, me mouiller dans vos combines louches ?

— Il ne faut pas le prendre comme ça, il faut se rendre service entre confrères. Je...

— Je ne suis pas la Mère Teresa ! Mais vous, vous imitez rudement bien le père Thénardier !

L'indélicat en reste bouche bée, bras ballants. Un épais silence s'installe. Sylvie sent confusément qu'elle est peut-être allée trop loin : vomir son exaspération, ce n'est pas la meilleure façon de dénouer le problème d'Émilie. Elle se passe la main sur les yeux, comme pour chasser sa colère. Un peu.

— Bon, fait-elle, on reprend tout. Dans l'ordre. Et avec la gamine. Passons dans mon bureau, si vous voulez bien. On va consulter, par téléphone, les médiateurs sociaux du travail en saison ⁽²⁹⁾.

Le personnel suit du regard la patronne, bobonne devenue lionne, qui attrape le boulanger par un bras et Émilie par l'autre et s'engouffre dans le petit réduit qui lui sert de bureau. Le trio en ressort, trente minutes et un avenant de contrat plus tard. Le boulanger s'éclipse, encore un peu secoué. Émilie le regarde décamper, toute étonnée qu'on se soit ainsi battu pour elle.

Du mardi 17 juillet au mercredi 1^{re} août.

L'équipe franchit ainsi, tant bien que mal, le cap du quatorze juillet. Les heures de travail s'accumulent, de même que la fatigue et l'énervement de bosser à la limite de la saturation. Mais, paradoxalement, avec une sorte de satisfaction de se voir tous, collectivement, en train de domestiquer ce monstre qui a pour nom « la saison ».

Miguel en cuisine, Gaston en salle, tempèrent et canalisent les moments de grosse fatigue ou de sérieuse déconnade. Ils sont les piliers sur lesquels repose la structure humaine que Sylvie essaie de maintenir. L'équipe pourrait sembler s'être auto-construite comme ça, au fil de l'eau, par la force des choses. Sylvie en parle peu, mais elle *sait* que c'est un assemblage précaire dont il faut guider la construction, chaque jour. Sans l'aide de Miguel et de Gaston, l'animation de cette douzaine de personnalités si différentes se résumerait à une longue série d'ordres à exécuter.





Car les motivations des uns et des autres sont tellement différentes. L'argent ? Oui, mais avec un degré d'importance très dissemblable. Pour Jean-Phil, il n'y a plus que ça, maintenant que l'estime mutuelle est brisée. Il fait ses heures, et encore... Les « Maxi Max », eux, retirent du plaisir à travailler ensemble, ça se voit. Par contre, Julie a une revanche à prendre sur la vie, je crois. Elle est très attentive au regard, à l'appréciation que lui manifestent les clients, bien davantage qu'à leurs pourboires. D'où sa blessure à chaque fois que certains la traitent comme un larbin. Et Émilie, si effacée, elle en retire quoi de côtoyer tous ces agités ? L'argent est peut-être au centre de notre contrat commun, mais il y a bien plus de choses en jeu que ça...

Comme à chaque saison, Sylvie se demande si son métier c'est de faire tourner une brasserie ou bien de conduire un « reality show ».

Mais, au fond d'elle-même, elle se sent fière de son équipe. Il y a eu ces jours d'arrivages massifs, où la terrasse a été prise d'assaut pile au moment où l'un ou l'autre de l'équipe était de repos. Elle a alors sollicité (sans pouvoir rien exiger) la bonne volonté et la compréhension de ses « équipiers ». Et elle a eu une vraie bouffée de gratitude lorsqu'elle a vu reprendre volontairement du service ceux et celles qui auraient pu faire la sourde oreille. Hormis Jean-Phil qui se tient maintenant en retrait du groupe, hélas.

À présent, à l'heure de rédiger les fiches de paie de juillet, Sylvie sait qu'elle se doit de marquer d'un geste significatif cette confiance exprimée. Aussi, au-delà des heures supplémentaires qu'elle va finalement



rémunérer (et non pas compenser par des jours de repos additionnels, comme elle l'avait initialement envisagé), elle inscrit une prime qu'elle veut le reflet de l'investissement de chacun.

C'est toujours très délicat, donner plus à untel parce que j'apprécie sa bonne volonté et pas autant à unetelle qui, pourtant, n'a pas démerité. Comment l'expliquer sans que cela crée une cassure dans une équipe ? Donner pareil à tout le monde alors que certains se sont un peu reposés sur les autres ? C'est subjectif, bien sûr...



Premier jeudi d'août (le 2).

Ça, on ne le lui avait encore jamais fait, à Sylvie, dans sa longue carrière de patronne de saisons.

— Tu veux bien me répéter ça, Jean-Phil ?

— Je veux m'en aller, fait le garçon.

— Oui, ça, j'ai compris. Mais pour quel motif qui te paraît « légitime » ? Répète...

— Ben, que j'ai rencontré une fille trop super. Trop top. Trop trop. Trop tout. Tellement trop que ça fait presque mal... ça n'peut pas se raconter avec des mots, soupire-t-il.

C'est sûr, il n'y a qu'à voir les yeux enfiévrés de Jean-Phil pour comprendre que, là, il est sérieusement mordu.

— Bon, Jean-Phil, fait Sylvie, je m'en veux de jouer les briseuses de rêves mais... Bon sang, Jean-Phil ! Tu as signé un CDD et tu sais que tu ne peux pas le rompre à ta

guise la période d'essai passée, sauf pour des motifs exceptionnels ⁽¹⁴⁾. Et tomber amoureux n'en fait pas partie.

— Alors, si ça ce n'est pas exceptionnel, c'est parce que vous ne l'avez pas vue... Il y a quoi de plus exceptionnel qu'elle ?



Devant ce garçon si impudiquement transi, survient chez Sylvie un de ces fichus moments de lassitude où on est tenté de tout envoyer balader...

Opposer la loi au cœur, je n'en ai pas le courage... Même si j'en ai effectivement le droit. Oh, la bourrique, il m'aura tout fait, ce garçon, tout de même !

— Bon, Jean-Phil, fait Sylvie, je ne veux pas te forcer à rester. Tu peux démissionner, bien sûr, et tu te retrouveras sans revenus, ni indemnités... Te licencier ? Tomber amoureux n'est pas une faute, mais si tu abandonnes ton poste, c'est une autre histoire. J'en connais qui ont traîné leur salarié aux Prud'hommes pour ça et qui ont gagné ! Tu as envie de me verser de l'argent pour compenser le préjudice ? On ne va tout de même pas en arriver là, hein, Jean-Phil ?

Le concept fait, tout de même, son chemin dans les lambeaux de l'âme effilochée de Jean-Phil. Il soupire un « non » apathique.

— Je te propose une séparation à l'amiable, par consentement mutuel en quelque sorte. Ça s'appelle une « rupture négociée ». Tu vas encore me donner jusqu'à lundi pour te trouver un remplaçant. Trois jours. D'accord ?

Le garçon fait « oui » du menton, sa tête ne lui appartenant déjà plus. Mais, trois jours plus tard...



Lundi 6 août

— Sylvie, on a un « lundi-souci », que je dis, fait Gaston.

Allons bon, quoi d'autre ? Sylvie suit le regard de son chef de salle. Jean-Phil, ou plutôt l'apparence de Jean-Phil, se tient là, sur le seuil. Mais Jean-Phil, lui, ne semble pas vraiment à l'intérieur de ce tas de fringues négligées. Sylvie le prend doucement par le bras, devinant la déraison de la visite de celui qui ne devrait plus être son salarié : sa merveille l'a quitté, c'est une évidence... Et Sylvie se dit qu'elle ne peut pas laisser le garçon dans cette abysse, même si rien ne l'oblige à le garder. Alors elle fait signe à Gaston de parer au plus pressé (il a le choix, en la matière) pendant qu'elle s'échine à trouver un boulot adapté à l'âme ravagée de son serveur desservi.

Il m'aura tout fait, ce garçon, tout de même ! Certes, je ne lui aurais pas trouvé de remplaçant, si tard dans la saison, c'est sûr. Mais, dans son état, je ne suis pas non plus sûre qu'il soit d'une aide quelconque à l'équipe...

Dimanche 12 août.

Et, malgré tous ces efforts, une demi-dizaine de jours plus tard, Jean-Phil ne réapparaît plus. Trop usé, trop décalé, trop peu motivé ? Sylvie, dans un soupir, évacue la question. À quoi bon épiloguer. Elle doit faire avec plutôt que de se battre

contre ce gentil amateurisme qui gâche tout, contre cet oubli d'une nécessité de faire équipe, de respecter la parole donnée, le contrat signé... Et il lui faut encore un fois improviser ! Mais l'absence du jeune homme ne va pas faciliter la fin de la saison et risque de créer davantage de tensions au sein de l'équipe. Quel dommage, tout de même, de déstabiliser une équipe entière à cause d'un ou deux éléments qui ne mesurent pas leurs responsabilités... Parfois, ça lui donne le cafard, à Sylvie.



Son contrat court encore quinze jours. Je lui défalquerais les jours non faits plutôt que d'engager une procédure de licenciement pour faute. Mais il m'aura vraiment tout fait...

Tout ? Non. Il lui reste une ultime déconvenue à vivre, signée Jean-Phil.

Mercredi 15 août.

Sa démarche est caractéristique. La mère Barbutte propulse sa massive apparence par le jeu d'un improbable équilibre constamment renégocié. Elle pénètre dans le restaurant, promène son regard à la recherche de repères tangibles, identifie un possible interlocuteur...

— Elle est où, la patronne ? fait-elle.

Pauline, circonspecte, lui désigne une porte du menton.

Rose Barbutte claudique laborieusement jusqu'à ladite porte qu'elle ouvre sans frapper. Sylvie lève les yeux de ses papiers empilés pour les poser sur le personnage.

— J'peux m'asseoir ?

Sylvie lui tend une chaise avec un peu de crainte. Pas pour le mobilier (quoique), mais plutôt parce qu'une irruption soudaine de la mère Barbutte n'annonce jamais rien de serein.

— J' viens vous trouver, rapport à vos garnements qu'ont pas payé leur loyer, annonce la logeuse, franc-jeu. Vot' Jean-Phil, là. Deux semaines de retard. Et le Jean-Nicolas, c'est encore pire.

— Jean-Nicolas ne fait plus partie de ma maison. Et les dettes de Jean-Phil ne concernent que lui, rétorque Sylvie, méfiante.

— J'dis pas. Mais je m'suis dit que les deux petits escrocs ont encore des sous chez vous. Les paies d'août ou autres ardoises. Alors, que vous pourriez avoir l'amabilité de prélever les loyers en retard sur leurs fiches de paie, quoi.

— Mais, madame Barbutte, c'est impossible ! Je n'ai pas le droit de faire ça !

— Y en a d'autres qui n'se gênent pas. Dites que v'voulez pas, oui !

Sylvie est estomaquée. C'est à elle qu'on vient chercher des poux sur la tête à cause des agissements de ses saisonniers ?

— Madame Barbutte, je vous explique : hormis les avances sur salaires ⁽⁸⁾, je n'ai pas le droit de prélever quoi que se soit sur les paies dues aux employés, en fin de mois, en dehors des prélèvements sociaux habituels. Le seul qui peut avoir ce pouvoir, c'est un juge. Personne d'autre. En République, en tout cas.



— Z'avez qu'à dire que c'est une avance sur salaire. Ils z'iront pas contester, les petits vauriens, siffle la Barbutte.

— Mais... Non, je ne fais pas ça. Désolée.

— Z'êtes pas solidaire avec celles qui se dévouent pour loger vos malotrus. Z'étiez bien contente de trouver la mère Barbutte, en juillet, pour les abriter, vos employés, hein ? Et, là, plus personne !

La matrone outrée se dresse soudain et, rayonnante dans sa méchanceté vipérine, ondule et tangué jusqu'à la sortie. Sylvie la regarde partir, abasourdie.

Deux univers parallèles ! On vit sur deux planètes différentes ! Je m'efforce de me plier aux foutues règles et, elle, elle s'évertue à faire plier les règles à son usage. Et elle m'en veut, en plus !

Dimanche 16 septembre.

La « brasserie des flots blonds » est un établissement tout ce qu'il y a de saisonnier. Ça s'essouffle à partir de la dernière semaine d'août pour aller expirer à la mi-septembre.

Après avoir tourné plein pot cet été, Sylvie, la gérante-patronne baisse bruyamment le rideau de fer et clôt la saison estivale. Les rues sont vides de gens et pleines du vent d'automne qui pousse de nouveau le sable dans les parvis et caniveaux. Les dunes chercheront encore une fois à coloniser la cité assoupie.

Le silence succède au fracas. Ressurgissent les visages de Gaston du Couesnon, des Maxi Max, de Julie la furie, du discret Valentin, d'Émilie si timide, de Miguel le résistant en cuisine, de Laura qui a bien progressé cette saison, de Teddy le plus pro des plongeurs, de Pauline et de son Paulot et même ceux des sacrés Jean-Nicolas et Jean-Phil, qui lui en ont fait voir de toutes les couleurs.

Sylvie sourit pour elle-même en se rappelant tous ces moments de speed et de stress, ces coups de gueule, ces fous rires aussi, entre deux services... Elle va les garder précieusement imprégnés dans sa mémoire jusqu'à l'été suivant.

— Avec ses heurts et ses bonheurs, une saison, c'est d'abord une aventure humaine, se dit Sylvie. Si tout le monde y met du sien...

En contrepoint, à l'autre bout de la rue désertée, Rose Barbutte profile sa massive silhouette.

